

Chansons vaudoises

Autor(en): **Baudin, Gustave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A ti lè z'amis daô Conteur, salut!

Accuta-mè rà, lè z'amis; cu vo derè oquidè dè bon.

A ti cliiau que preindront noutra folhie por on annaie du lo preml dè juillet que vint, on lo lài baillèira po l'hounneu, don sein payi, du lo premi daô mài du « Capricorne » (1^{er} mars) tant qu'au bet daô saillifrou (30 juin).

Por on annaie, lo Conteur ne cotè que quatre francs et demi, don pas onna picè. L'est po rein!

Allein, ti lè cretabllios Vaudois : Présent!

CHANSONS VAUDOISES*

DANS le Conteur du 15 février, M. V. F. adresse un appel aux personnes qui connaissent encore quelques bribes des anciennes chansons de notre beau canton de Vaud. Hélas! si l'on en veut savoir, il faut les chercher dans des recueils, comme celui de C.-C. Déné-réaz, par exemple. Mais les apprendre d'audition, bernicle! Pensez donc, nos jeunes gens dire des chansons du crû! Est-ce que ça vaudrait la « Tonkinoise » ou la « Matchiche »!... Mais si, pourtant, il arrive quelquefois que sur la fin d'une joyeuse soirée ayant réuni vieux et jeunes, un bon grand-père entonne d'une voix chevrotante une de ces vieilles chansons qui font tant plaisir. Chaque chose a son temps, diront quelques-uns. C'est vrai! N'avons-nous pas alors de nouvelles chansons de chez nous pour remplacer celles qui ont disparu? Oui, M. Jacques-Dalcroze nous en a fourni une quantité. Les chante-t-on? A part « Joli mai », « Mon hameau », « Plantons la vigne » et quelques autres, on en entend bien peu. Pourquoi? Parce que ce n'est pas là ce qu'on peut appeler des chansons populaires. Vous voulez en déchiffrer une! Vous avez à l'armure des trois, quatre, cinq dièzes ou bémols qui vous font froid dans le dos; puis, dans le morceau, vous trouvez une quantité d'accidents, à la musique... et aux paroles. Parfois, ces paroles, dans leur naïveté cherchée, tournent au baroque, et — comme l'a écrit un de nos amis — ce n'est souvent ni de la prose, ni des vers.

L'« Union artistique » de Genève vient d'éditer un recueil de « Chansons vaudoises » dont les paroles sont de M. A. Roulier, la musique de M. H. Guignard. M. Kling y a aussi mis la main. Voilà des chansons qui ont fait, qui font et qui feront la joie de beaucoup. Les auteurs disent, dans la préface :

« On entonne si souvent chez nous des romances et chansons d'outre Jura, depuis la fameuse « Alsace et Lorraine » jusqu'à l'absurde « Viens Poupoule » qu'on serait tenté de croire que nous sommes le peuple de la terre le plus pauvre en chansons. Il n'en est rien. Nous possédons une collection — anciennes et nouvelles — qui suffirait à agrémenter toutes nos réunions, tous nos banquets, toutes nos fêtes, et Dieu sait s'ils

* « Union artistique », Genève, édit.

sont nombreux!... Deux amis ont composé quelques chansonnettes pour se distraire, pour amuser leurs proches et, voyant l'accueil bienveillant fait à leurs essais, ils se sont dit que peut-être ces chansons feraient plaisir à d'autres encore, à ceux qui trouvent du charme à ce qui est de chez nous, et disent avec notre barde vénéré, Juste Olivier :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime.
Marchons dans une route à nous.

» Ceux-là retrouveront sous leur nouvel habit
« Le troubadour du comte Pierre » — « Un peu de dispute » — « Le gouverneur » — et verront que nous avons cherché inspiration et matières aux meilleures sources. »

Comme cela est bien vrai. Tous les lecteurs du Conteur connaissent le bon poète vaudois qu'est M. A. Roulier, dont les poésies, signées E.-C. Thou, sont lues avec tant de plaisir.

25 chansons! Il faudrait pouvoir les reproduire toutes, mais ce serait un peu long!

La nature y est décrite : « La bonne neige ».

Sur les peines qu'on devine,
Mais que rien ne peut guérir,
Vous que l'hiver fait fleurir,
Descendez, ô fleurs divines!
Fleurs de neige, fraîches fleurs,
Enveloppez nos pensées,
Et dans les âmes blessées
S'endormiront les douleurs...
Calmé, ô blanche neige,
Les cœurs affligés,
Par le sortilège
Des flocons légers!

« La mort des sapins » :

Sur le front du coteau, les sapins hauts et fièrs,
Les superbes sapins, plus jamais dans les airs
Ne dresseront leur cime altière...

... Ils sont morts, les grands sapins,
Ornement de la colline.
C'est pourquoi, chaque matin,
La forêt sur leur destin,
Pleure des larmes divines.

Dans « C'est le printemps », tout le monde est joyeux, les vieux, les employés, les gendarmes. Par l'effet du renouveau, les hommes ont de l'esprit, les femmes sont aimables et :

Mariette et son amoureux,
Sans en pouvoir dire les causes,
Se sentent, ce soir, plus heureux;
Ils se murmurent de ces choses...
Mariette est très tendre, et lui,
Il n'est plus rien qui le retienne...
Qu'est-ce donc qu'ils ont aujourd'hui!
C'est le printemps qui fait des siennes!

Le pays sera chanté. Voici « Terre vaudoise » :

J'aime à voir ton Jura charmant,
Marquant la frontière gauloise,
Et tes Alpes et ton Léman,
Belle terre vaudoise.

Terre de mon pays,
Coteaux et vals prospères,
O toi qui me nourris,
Comme jadis mes pères!

Ah! c'est dans des champs plantureux,
Sous nos toits de tuile ou d'ardoise,
Que sans désirs on vit heureux,
Riche terre vaudoise!

Puis c'est la capitale. Je transcris toute la chanson :

O perle du pays romand!
Lausanne qui t'incline
Vers le bleu miroir du Léman,
Blanche sur tes collines.
A toi mes chants puisqu'en ce jour
Tu souris embellie,
Car je t'aime d'un grand amour,
Ville jolie!

En toi, pittoresque cité,
Sais-tu bien ce que j'aime?
C'est l'imprévu, c'est la gaité,
C'est la grâce suprême.
Et puis, dans les champs tu t'en vas
Partout, à l'aventure,
Semer tes coquettes villas
Dans la verdure.

Reine du Léman radieux,
O cité sans rivale!
J'aime, sous le ciel lumineux,
Ta vieille cathédrale;
J'aime le merveilleux décor
Où le sort t'a placée;
Ton nom même, qui chante encor
Dans ma pensée.

Naturellement, la plus grande partie des chansons seront consacrées à nos faits et gestes, à nos habitudes.

Les forgerons et le meunier sont chantés... en compagnie du pasteur :

Notre pasteur? Chacun lui cause,
Comme on cause au premier venu;
Et puis il ne fait pas de pose,
C'est le moins fier qu'on ait connu.
Le samedi, quand je gouverne,
Il vient me lire le Conteur.
Je vous dis, nous sommes de Berne :
Nous avons un crâne pasteur.

Notre bon vin n'est pas laissé de côté. « Les vendanges » donnent lieu à une chanson charmante.

Pour humecter « le grain » que chaque Vaudois a dans le cou, il faut du nouveau, et :

Jean-Louis, en bon Vaudois,
Prend un verre ou plutôt trois,
Chaque fois qu'il peut le faire.
Il dit tout au long du jour,
Comme bonsoir et bonjour :
Si nous allions boire un verre!

Les dames ont leur chapitre dans « Ma femme », mais ripostent de belle façon dans « Mon homme ».

Il y en a donc vingt-cinq comme cela, de ces bonnes chansons, dont la musique, parfois gaie, vive, enjouée, et parfois grave aussi, est toujours parfaitement adaptée au texte et fait honneur aux compositeurs : MM. H. Kling et H. Guignard.

Pour terminer, on peut dire — comme les auteurs — à ce charmant recueil qui ne coûte que

fr. 1.50 : « Va, trouve des foyers accueillants et portes-y la joie ; déride les vieux, égaie les jeunes, amuse, reconforte, élève... nous ne demandons de toi rien de plus »

Gustave BAUDIN.

Une bonne affaire. — *Jeannot à Sami* : Si je pouvais faire l'opération à laquelle je pense, je ferais un beau bénéfice !

Sami à Jeannot : Qu'est-ce qui l'empêche de la faire ? S'il le faut, je te cautionnerai.

Jeannot à Sami : Merci. C'est inutile. Je serais seulement curieux de savoir combien je toucherais quand j'achèterais le syndic de X. *pour ce qu'il vaut* et que je le revendrais *pour ce qu'il s'estime* !

Début final. — M^{lle} Z., sortant de la salle de spectacle où s'est déroulée la série des productions d'une société locale :

— C'était charmant, mais dommage que les acteurs ont mal débuté pour finir !

UN CENTENAIRE INGAMBE

LE 7 décembre 1836, on célébra, à Founex, l'anniversaire de M. F. Magnin, qui entra dans sa 101^e année. « M. Magnin, lisons-nous dans les journaux de l'époque, quoique grand, se tient parfaitement droit ; il marche sans bâton et peut lire sans lunettes assez facilement ; il est toujours au courant des affaires politiques et se garderait bien de manquer un numéro de gazette. Lors des dernières élections au Grand Conseil, il s'est rendu à Coppet et a suivi les trois tours de scrutin qui ont eu lieu ; il a écrit son vote lui-même, sans lunettes ; les élections terminées, il est allé prendre part, comme les autres, à un dîner où étaient réunis une portion des électeurs. Il ne manque pas non plus de se rendre aux élections et assemblées communales. Ceci, par parenthèse, devrait bien servir d'exemple à tant de mauvais citoyens qui oublient ce qu'ils doivent à la patrie. »

Veut-on savoir comment fut fêté cet anniversaire :

« Les hommes sous les armes, ainsi que les vétérans, ont endossé l'habit militaire, et, commandés par un officier d'artillerie, se sont rendus, tambour battant, devant la maison du centenaire. On fait halte et un feu de peloton accompagné de décharges de boîte annonce l'arrivée de la troupe. M. Magnin paraît et s'avance

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

FÉMINISTE

PAR PIERRE FÉAL

MAIS voici qu'un jour à souper tout d'un coup il se tourne vers Hortense et lui demande d'une voix formidable :

« — Voulez-vous du sel, mademoiselle ? »

Tout le monde reste bouche bée, même Hortense, qui finit pourtant par répondre :

« — Oui, monsieur, s'il vous plaît. »

Et après le souper toutes ces dames de dire :

« — Il est timide, ce pauvre homme, beaucoup de gens célèbres sont timides ; à présent il va causer, devenir très aimable.

« — Et nous pouvions parler du géologie », ajouta miss Haliburton qui exultait.

Ah bien oui aimable ! poursuivait la petite d'Anivier en allumant une nouvelle cigarette et en imprimant un mouvement plus vif, un petit mouvement rageur à son fauteuil à bascule. Aimable pour Hortense, mais pour personne d'autre, car figure-

seul, le chapeau à la main : « Adieu, mes amis, dit-il avec émotion, je suis bien sensible à votre attention ; je vous en témoigne toute ma reconnaissance. »

La troupe fait une décharge au-dessus de sa tête sans lui causer seulement un tressaillement. Une collation est offerte et présentée par ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, et il boit à la santé de ses braves concitoyens. La troupe fit encore de nombreuses décharges et, après être rentré un moment, le vieillard revint pour remercier et pour se réunir à ses nombreux descendants et à ses vieux amis qu'il avait réunis pour dîner avec lui ce jour-là.

« En se retirant, et sans doute pour montrer sa vigueur, il fit deux petits sauts qui, sans être précisément gracieux, montraient qu'il a encore de la force dans les muscles. »

Ce n'est qu'en marchant. — Un médecin de Lausanne rencontre la petite fille d'un de ses clients.

— Eh bien, lui demande-t-il, comment se porte ton grand-papa ?

— Pas très bien : il boite beaucoup.

— Toujours ?

— Oh ! non, monsieur, seulement quand il marche.

Pas nécessaire. — La maîtresse de la maison à la nouvelle bonne :

— Voici la salle de bains, vous pourrez vous baigner toutes les semaines.

— Toutes les semaines ! Mais, madame, je ne suis plus un bébé.

Signalement. — Extrait d'un vieux signalement :

... Cheveux : absents. — Front : sournois. — Nez : ordinaire. — Signe particulier : ressemble à son père...

LE BOUÈBE

DE VUFFLENS-LE-CHATEAU

Un écrivain de la Suisse allemande, M. Auguste Steinmann, conte agréablement, dans les *St. Galler Blätter*, les impressions qu'il a remportées d'un voyage par monts et vaux, entre Morges et le pied du Jura. Nous détachons de sa narration le croquis qu'il fait d'un enfant de Vufflens-le-Château :

AVEZ-VOUS déjà rencontré un vrai garçonnet de la campagne vaudoise ? Voyez un peu ce jeune gars, sous le cintre d'une porte

toi que tout d'un coup, depuis ce soir-là, il s'est mis à lui faire la cour, mais la cour pour de bon ; il lui parlait à table, tout le temps, rien qu'à elle. Oh ! il ne lui disait rien d'intéressant, des banalités ; moi ça m'aurait fait rager si un homme n'avait rien trouvé de plus intéressant à me dire. Elle ne répondait pas grand-chose, elle souriait seulement d'un petit sourire moqueur, et ce grand nigaud de Barbaroux ne s'en apercevait pas. Et puis il fallait voir ces dames ! elles étaient jalouses, jalouses ! elles ne faisaient plus toilette pour venir à table, miss Haliburton avait endossé un vieux jersey tout rapiécé, une horreur !

Il ne travaillait plus l'après-midi... à cause de la chaleur, et il venait nous ennuyer au jardin ; il rôdait autour de nous, marchait sur le peloton de ma tante, se prenait les pieds dans sa laine, ou bien il restait planté devant nous, le dos à un arbre, à ne rien dire, excepté de temps en temps un mot à Hortense. Il admirait son ouvrage ; ça avait un petit air assyrien ces chimères qu'elle brodait ; il aimait beaucoup les femmes qui travaillaient de leurs doigts, ça lui rappelait les châtelaines du moyen âge. Moi, il ne me regardait pas, c'était comme si je n'avais pas existé.

Hortense ne disait toujours rien et souriait toujours, seulement elle n'écrivait plus ; un jour que je lui avais demandé :

« — Et ton article sur le docteur, l'as-tu envoyé aux *Femmes libres* ? »

d'étable. Combien peu il ressemble à nos petits paysans de l'est de la Suisse ! Son vieux couvre-chef de paille, délavé par les intempéries et qu'il hérita apparemment de son père, est campé très en arrière, sur une chevelure noire et lisse. Notre bouèbe porte une longue blouse bleue, négligemment serrée sur les hanches par une ceinture de cuir, et une culotte reprise en maint endroit, mais si proprement qu'on n'en distingue pas les coutures. Ses pieds plongent dans d'énormes sabots, qui font un amusant clic-clac dès qu'il les met en mouvement. Si j'ajoute que des yeux bruns, au regard franc, brillent dans un visage fortement hâlé, à l'expression grave, vous direz vous-même : « Ce n'est pas là un bovaïron des alpages du Sântis, mais c'est tout de même dans son genre une individualité. »

« Les petits Vaudois, c'est une justice à leur rendre, se montrent toujours polis envers les étrangers. Ils ne saluent pas leur passage de ce vilain ricanement qui est malheureusement si commun chez les jeunes gens de la Suisse orientale. Sans doute, ils éprouvent quelque peine à soulever leur chapeau ; il semble même que leurs mains s'enfoncent encore plus profondément dans leurs poches ; mais ils vous disent si gentiment « bonjour, monsieur, bonjour, madame », que, tout « tête carrée » que l'on est, on leur répond de bon cœur : *Grüetzi wohl, Büebli !* » (Bien le bonjour, mon petit).

SIGNEULON, SÈ TSEVAU

ET SÈ BOSSATON

PORQUE s'appelâve-te Signeulon clli Signeulon ? On mè traira lo fêdzo que saré pas foto de vo lo dere. S'appelâve Signeulon quemet lài ein a que sè diant Tesluz, Tout-rond, Fresf, et bin daï z'auto. Tot cein que pu vo dere, lè que l'étâi bin batzi, cà po segnoula l'étâi segnoula et principalement quand l'avâi quauquê quartette derrâi lè têtè. Demorâve pè Lavaux, on bocon de la part d'amon, iô lè dzein l'ant ti lè bounebu, por cein que fant lè vegnon-lan, lè payisan. Le gardâve dou tseveau et lè croûte leingue preteindant que lau baillive a mezdi rein que lè demeindeze de coumenition. Dein ti lè casse, l'aveina la mesourâve avoué on covâ, la maïti po dou repè. Assebin sè pique l'étant asse chet que daï z'étalle, on arâi djurâ que l'avant avalâ on bosset et que lè coûte fant cercllio.

On coup Signeulon l'avâi z'u la vesita d'on certain Renvêi de pè Gollion que l'avâi z'u cogniu

Non, elle ne l'avait pas encore envoyé, il fallait y changer quelque chose de très important.

Enfin, un après-midi, voilà que Barbaroux lui demande si elle veut aller se promener avec lui ; elle accepte, moi aussi j'accepte, lors même qu'il m'avait rien dit ; et nous voilà partis les trois dans un petit chemin entre des plantations de choux ; jamais ils ne m'avaient paru si verts, ni si ronds que ce jour-là ; nous marchions à la queue leu leu, le long du sentier, Hortense d'abord, puis moi, puis Barbaroux. Il faisait chaud, chaud, personne ne parlait. Tout d'un coup l'idée me vient que ça serait très amusant d'entendre Hortense se disputer avec le docteur, et dire :

« — Monsieur Barbaroux, qu'est-ce que vous pensez des femmes ? »

Alors Barbaroux s'arrête, caresse sa moustache : « — Ce serait un peu long, mesdemoiselles, dit-il et surtout difficile de vous faire comprendre ce que je pense de cet être inférieur, fragile et charmant qu'on nomme la femme. C'est un sujet que j'ai étudié à fond, et je puis me vanter, ajouta cet animal, me flatter de les connaître, de sonder jus qu'aux replis les plus secrets de leurs âmes. »

Je fais :

« — Oh par exemple ! »

Et te regarde Hortense qui ne disait rien et considérait une mouche en train de se promener dans le fond de son parasol.

« — Mais voici mon idéal de la femme », continué